MINISTÈRE DES COLONIES

PUBLICATIONS DU SERVICE DE L'AGRICULTURE

Le Haut-Ituri et l'Uele Oriental pays de colonisation

Installation d'une Ferme expérimentale

PAR

J. CLAESSENS

Ingénieur agricole, Directeur au Ministère des Colonies

Extrait du Bulletin agricole du Congo belge

BRUXELLES
IMPRIMERIE INDUSTRIELLE ET FINANCIÈRE (SOCIÉTÉ ANONYME)
Rue de Berlaimont, 4

1925

Pam
Congo

MINISTÈRE DES COLONIES

PUBLICATIONS DU SERVICE DE L'AGRICULTURE

Le Haut-Ituri et l'Uele Oriental pays de colonisation

Installation d'une Ferme expérimentale

RECEIVED
AUG 17 1929
Conseil Protestant du Congo

PAR

J. CLAESSENS

Ingénieur agricole, Directeur au Ministère des Colonies

Extrait du Bulletin agricole du Congo belge

BRUXELLES
IMPRIMERIE INDUSTRIELLE ET FINANCIÈRE (SOCIÉTÉ ANONYME)
Rue de Berlaimont, 4

1925

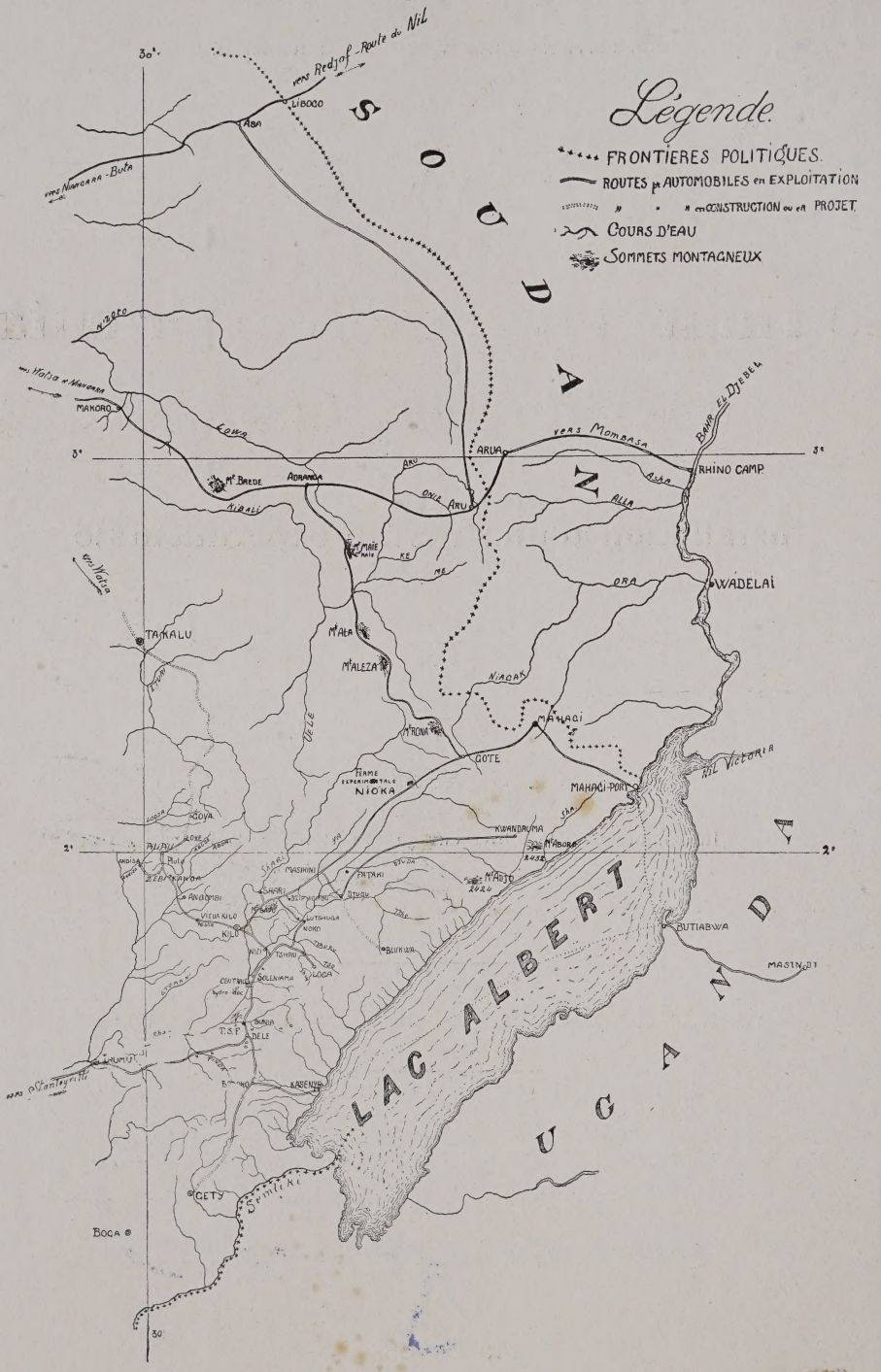


Fig. 1. — Carte de la région du Lac Albert et des mines d'or de Kilo. — Au centre, l'emplacement de la Ferme expérimentale de Nioka. A remarquer, le développement des routes pour automobiles.

MINISTÈRE DES COLONIES

PUBLICATIONS DU SERVICE DE L'AGRICULTURE

Le Haut-Ituri et l'Uele Oriental, pays de colonisation.

Installation d'une Ferme expérimentale

par J. CLAESSENS, Ingénieur agricole, Directeur au Ministère des Colonies.

Situation géographique. — Le Haut-Ituri et l'Uele oriental sont situés à l'extrême nord-est de la colonie.

La partie de ces territoires spécialement visée dans cette note, figure assez bien un segment de cercle dont l'arc est représenté par la rivière Semliki, le lac Albert et les frontières de l'Uganda et du Soudan anglo-égyptien, et dont la corde est formée par le trentième degré de longitude Est.

Altitude. — L'altitude est partout supérieure à 900 mètres et la majeure partie est à l'altitude moyenne de 1,300 à 1,400 mètres. Le pays, limité comme il est dit ci-dessus, peut être divisé en cinq régions assez différentes les unes des autres (voir carte fig. 1).

En commençant par le Sud, nous avons :

1° La région de Gety, pays très accidenté dont l'altitude moyenne varie entre 1,400 et 1,600 mètres. Le point le plus élevé de cette zone est le mont « Ami » dont la hauteur est d'environ 2,000 mètres. Cette région est essentiellement une région d'élevage ;

2° La région d'Irumu-Bunia- Soleniama, vaste pénéplaine dont l'altitude moyenne est d'environ 1,300 mètres. Une vingtaine de colons y sont installés et s'occupent principalement de cultures vivrières pour le ravitaillement du personnel noir des mines ; ils pratiquent aussi l'élevage ;

3° La région de Djugu-Nioka-Mahagi, dont l'altitude oscille entre 1,600 et 1,800 mètres. Les points les plus élevés de cette région se trouvent dans le haut massif montagneux longeant le lac Albert, où le mont « Aboro » atteint près de 2,500 mètres d'altitude. C'est principalement une région d'élevage ;

4° La région d'Aru-Aba qui est caractérisée par la grande plaine « Lugwaret » ou paissent de nombreux troupeaux ; vers Aba l'altitude descend au-dessous de 1,000 mètres ;

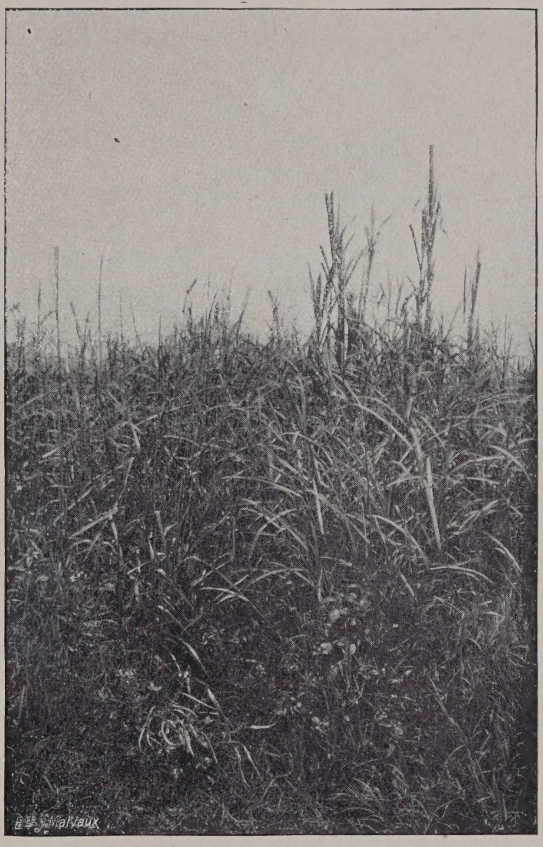
5° La région qui comprend les plaines du lac Albert et de la vallée de la Semliki où l'altitude est d'environ 650 mètres. C'est franchement une région tropicale où la culture du coton, de l'arachide et du sésame semble devoir réussir.

Origine géologique. — La majeure partie du pays qui nous occupe est d'origine granitique et gneissique. Les terrains sont traversés, de-ci de-là, par des veines de diorites et plus rarement de diabases. On trouve aussi, aux environs d'Irumu, des terrains sédimentaires et, dans les plaines du lac Albert et de la vallée de la Semliki, des formations lacustres.

L'agrologie de ce pays est encore très peu connue.

Formations botaniques. — Le Haut-Ituri et l'Uele oriental, dans les limites fixées ci-dessus, sont essentiellement des régions de savane, fournissant des herbages et des brousses semées de petits arbres.

Ces herbages constituent des pâturages naturels, composés en majeure partie de graminées et de légumineuses, dont un grand nombre sont consommées avec plaisir par le bétail.



Cliché Claessens.

Fig. 2. — Ferme expérimentale de Nioka. — Aspect de la brousse naturelle à l'emplacement de la Ferme, avant les travaux de défrichement. Presque toutes les graminées sont consommées par la plupart des animaux domestiques.

Il existe, par-ci par-là, de petites forêts et des galeries boisées qui constituent des réserves précieuses de bois de construction. Au sud-ouest du trentième degré de longitude Est commence la grande forêt de l'Ituri, décrite par Stanley.

Hydrographie. — Le pays est bien arrosé et fournit d'excellentes eaux pour l'alimentation de l'homme et des animaux.

Fig. 3. — Village « Walendu » situé sur la route Kilo-Mahagi. A gauche, gîte d'étape. *Cliché Claessens.*

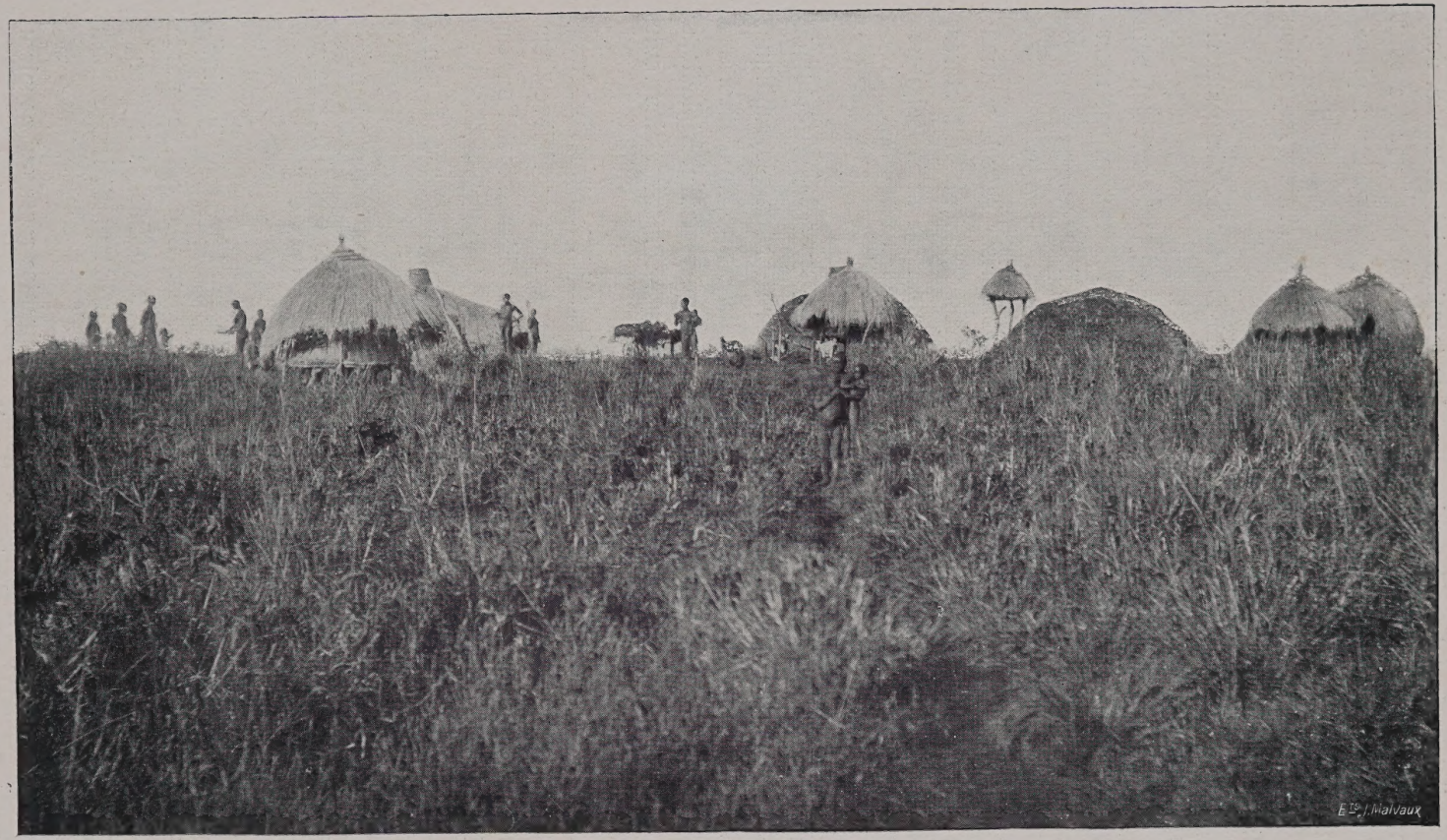


Fig. 4. — Coin d'un village « Walendu » montrant la vie indigène. Altitude : 1750 mètres. *Cliché Claessens.*

Nature du sol. — Sa valeur. — Les terrains cités plus haut donnen tlieu, par leur décomposition et leur remaniement par les eaux pluviales, à des sols de composition chimique et de constitution physique très différentes.

Ils sont généralement de couleur rougeâtre et de composition silico-argileuse ou argilo-siliceuse.

Dans les pays de montagne, la fertilité des terres vierges varie beaucoup d'après la situation qu'elles occupent.

En général, les terres du Haut-Ituri et de l'Uele oriental sont de bonne fertilité moyenne et les très bonnes terres ne sont pas rares.

Tout le pays donne, en général, de bons pâturages.

Superficie. — La superficie des terres comprises dans le segment de cercle délimité plus haut comporte environ 2,000,000 d'hectares, soit approximativement les deux tiers de la superficie de la Belgique; la plus grande partie est occupée par les indigènes.

Climatologie. — Etant donné les grandes différences d'altitude observées dans les cinq régions décrites, et leur situation géographique, il va de soi que le climat n'est pas semblable dans chacune d'elles.

Les massifs montagneux peuvent provoquer des précipitations aqueuses, plus ou moins abondantes, ou protéger contre certains vents desséchants.

Dans la plaine du lac et la vallée de la Semliki, le climat est franchement tropical et il y fait fort chaud; mais, dès qu'on s'élève dans les hautes montagnes, la température baisse rapidement et l'on est obligé de se vêtir chaudement, parfois même pendant le jour.

Lorsque l'altitude atteint environ 1,200 mètres, le climat est généralement salubre et très agréable.

Les observations météorologiques sont encore trop peu nombreuses pour nous permettre de décrire en détail le climat de chaque région.

Populations indigènes. — Main-d'œuvre. — La population indigène est abondante: environ 300,000 habitants. Elle est composée de races diverses. Nous sommes, en effet, aux confins de la grande forêt, aux limites des pays de savanes par où ont passé les grandes migrations Nord-Sud.

Il serait trop long de décrire ici les différentes races qui peuplent le pays, nous nous contenterons de citer les plus importantes.

Cliché Claessens.

Fig. 5. — Dans la grande Forêt de l'Ituri, située à l'ouest du pays de savanes, où est installée la Ferme expérimentale de Nioka, se trouvent les nains signalés par Stanley. On les voit ici dansant chez un chef indigène d'une autre race, qui leur donne en échange des produits de la chasse, des bananes, des patates douces, etc.

Cliché Claessens.

Fig. 6. — Village « Alur ». Remarquer, à l'avant-plan, les petits greniers où les indigènes conservent leurs denrées (sorgho, éleusine, maïs) ; dans le fond, hutte de grandes dimensions.

Au Nord, dans la région d'Aru-Aba, aux environs d'Aru, nous avons principalement les « Lugwaret », d'origine nilotique, peuple pasteur et cultivateur, le plus souvent monogame, très prolifique.

Il y a quelques années, ces indigènes étaient fort turbulents; aujourd'hui ils sont très soumis et travaillent bien.

Dans la partie nord de la région Djugu-Nioka-Mahagi, nous avons d'abord les « Balur », belle race, intelligente et progressiste, d'origine nilotique également. Ce sont aussi des pasteurs, mais ils sont moins cultivateurs que les « Lugwaret ». Ils vivent en grande tribu sous l'autorité de leur chef.

Dans le sud de cette même région, on trouve les « Walendu », bons cultivateurs, ayant pendant longtemps été sous la dépendance des « Balur » et des « Bahema » dont il est question ci-après. Il y a à peine deux ou trois ans, ces indigènes vivaient encore en petits clans sans cohésion et étaient très turbulents. Actuellement, ils habitent de grands villages sous l'autorité reconnue de leurs chefs.

Plus au Sud vivent les « Bahema », peuple essentiellement pasteur qui paraît être de même origine que les « Watuzi » du Ruanda. On trouve des « Bahema » le long du lac Albert et de la Semliki et jusqu'aux bords du lac Edouard.

Dans la région Irumu-Bunia-Soleniama vivent les « Babira », excellents cultivateurs et travailleurs courageux.

Dans la région de Gety, on retrouve à nouveau des « Walendu » à côté de « Bahema ».

Ces nombreuses populations sont à même de fournir et fournissent déjà une main-d'œuvre importante aux mines d'or de Kilo et aux colons établis dans le pays.

Elevages et cultures. — Le Haut-Ituri et l'Uele oriental sont, avant tout, des régions d'élevage. On estime à environ 150,000 le nombre de têtes de gros bétail qui y existent. Elles nourrissent aussi de très nombreux troupeaux de chèvres et de moutons.

Les cultures indigènes varient nécessairement avec les diverses régions. Les plantes cultivées sont très nombreuses; nous nous contenterons de les énumérer: maïs, sorgho, éleusine, banane, patate douce, manioc, colocase, arachide, sésame, ricin, haricot, pois cajan, dolique, canne à sucre, tabac, courges et légumes divers.

Les RR. PP. Blancs ont été les principaux propagateurs, chez l'indigène, de la pomme de terre et du sarrasin.

Les indigènes fournissent annuellement des centaines de tonnes de vivres pour le ravitaillement du personnel noir des mines.

Industrie et commerce. — Dans ce pays remarquable au point de vue des possibilités agricoles, on découvrit, il y a environ vingt ans, aux environs de Kilo, des gisements aurifères d'une très grande richesse. Depuis lors, on n'a cessé de laver des alluvions aurifères, qui ont fourni, jusqu'à présent, plus de 20,000 kilogrammes d'or. L'exploitation des filons est commencée depuis un peu plus de deux ans et laisse bien augurer de l'avenir.

Quant au commerce, il est encore fort peu développé et la plus grande partie du petit commerce est malheureusement presque entièrement entre les mains des Hindous.

Voies de communication. — Mais comment se fait-il qu'un pays si richement doté — climat tempéré, salubre, terres fertiles, bétail important, populations abondantes, richesse minière considérable — n'ait pas pris un développement plus en rapport avec sa valeur économique? Pourquoi, notamment, la colonisation européenne ne s'est elle pas implantée dans ce beau pays?

Parce que toutes ces richesses n'existent qu'à l'état de puissance et qu'elles ne pourront réellement être exploitées économiquement et en grand, que le jour où le chemin de fer projeté du fleuve Congo à Kilo, sera construit.

Actuellement, il n'y a que très peu de débouchés pour les produits agricoles; le plus important est encore celui fourni par les mines.

Les mines d'or, elles aussi, ne pourront donner le maximum de rendement que si le chemin de fer peut leur amener le matériel pondéreux dont elles ont besoin, notamment, pour le traitement des filons.

Passons rapidement en revue les voies de communication dont nous disposons actuellement.

1°) Matadi-Léopoldville-Stanleyville.

Mais de Stanleyville à Mahagi, il y a près de deux mois de portage à travers une forêt immense presque inhabitée. Il n'y faut point songer;

2°) Matadi-Léopoldville-Bumba-Buta et la Route Royale d'autos Congo-Nil.

Cette route d'autos, due à l'initiative de M. le Gouverneur de Meulemeester et à son inlassable persévérance, est d'une incontestable utilité pour le transport des voyageurs et de leurs bagages, ainsi que de certaines marchandises; mais elle sera toujours trop longue et de

capacité trop réduite pour permettre le transport économique des produits agricoles, souvent très pondéreux ;

Cliché Claessens.

Fig. 7. — Route d'autos traversant une belle forêt située à 15 kilomètres de la Ferme expérimentale de Nioka. Cette forêt est pleine de caféiers sauvages qui produisent du café de bonne qualité.

3°) Port Soudan-Kartoum-Redjaf-Aba et la Route Royale Congo-Nil. Cette voie est la plus onéreuse de toutes. Elle peut cependant nous servir pour l'exportation du café et peut-être de certaines huiles vers Kartoum ;

4°) Mombassa-Kisumu-Jinja-Narasagoli-Massindi-Butioba-Mahagi ou Kassenye.

Cette route est aussi très onéreuse par suite de la situation du change et des nombreux transbordements. Sa capacité est limitée à cause des transports par autos de Massindi à Butioba et par petits vapeurs sur le lac.

Cependant, nous verrons plus loin que, par suite de la réduction récente des tarifs de transport, certains produits agricoles deviennent exportables par cette voie : cette situation doit, dès à présent, retenir notre attention.

En jetant un coup d'œil sur la carte ci-jointe, on pourra se rendre compte de ce que le pays dispose déjà d'un important réseau routier desservant les principales régions agricoles et les exploitations minières.

INSTALLATION D'UNE FERME EXPERIMENTALE

En 1920, nous fûmes chargé par le gouvernement de faire la prospection agricole des régions qui seront mises en valeur par le chemin de fer Congo-Nil, dans son tracé Stanleyville-Nepoko-Kilo.

Nous avions aussi pour mission d'étudier spécialement les possibilités de colonisation du Haut-Ituri et de l'Uele oriental.

A la suite de ce voyage de prospection, nous avons préconisé la création d'une Ferme expérimentale dans le Haut-Ituri. Cette proposition fut acceptée et nous fûmes chargé, fin 1922, de procéder sur place à l'installation de cette entreprise.

Buts poursuivis. — En proposant la création d'une ferme expérimentale, nous avions en vue, notamment, de préparer l'avenir de la colonisation, en étudiant les ressources agricoles du pays et ses possibilités, afin de pouvoir renseigner ultérieurement et en connaissance de cause, nos compatriotes qui se décideraient à venir s'installer dans ce beau pays.

Il faut, à toute colonisation agricole, une certaine préparation, sans laquelle on risque de compromettre l'avenir.

La fondation de la ferme expérimentale a aussi pour but d'éviter à nos futurs colons la charge trop lourde de faire eux-mêmes les expériences parfois très coûteuses qui s'imposent dans tout pays neuf. Elle sert aussi à développer l'agriculture indigène qui est susceptible de sérieux progrès et de réels rendements.

Programme de la ferme expérimentale. — Le programme de la ferme expérimentale peut se résumer comme suit :

1° Etudier les climats et les sols du Haut-Ituri et de l'Uele oriental ;

2° Développer et améliorer les élevages et les cultures des indigènes et des colons, par l'introduction d'animaux et de semences améliorées et par l'adoption de méthodes d'élevage et de culture plus rationnelles, basées sur l'expérimentation locale ;

Fig. 8. — Vue d'ensemble de la Ferme expérimentale de Nioka, 14 mois après sa fondation. Altitude : 1800 mètres. *Cliché Claessens.*

3° Rechercher et mettre à l'essai les cultures susceptibles de fournir, éventuellement, des produits pour l'exportation ou destinés à être consommés à l'intérieur du pays;

4° Introduire, multiplier et répandre le plus possible les animaux de trait, de bât et de selle, afin de réduire le portage au strict minimum et, peut-être, le supprimer complètement.

Tout cela demandera du temps car, en agriculture, les résultats sont généralement très longs à se manifester, l'administration fera bien de ne pas l'oublier. Il faudra donc persévérer aussi longtemps que les buts visés n'auront pas été atteints et surtout ne pas se laisser décourager par les insuccès toujours possibles et très probables.

Dans un pays aussi neuf que celui-ci, où l'on doit tout apprendre, on se heurte souvent à de nombreuses difficultés; mais, avec de la patience, de la persévérance, de la volonté, on vient à bout de tout.

Après quelques années, nous pourrons récolter le fruit de nos peines pour le plus grand bien de la colonie, des colons et des indigènes.

Description sommaire du pays environnant la ferme expérimentale. — Le domaine de la ferme est situé sur un vaste plateau montagneux dont l'altitude oscille entre 1,600 et 1,800 mètres. L'allure générale du pays est accidentée. Vers le Sud-Est, bordant le lac Albert, se trouvent les plus grandes montagnes dont la plus élevée, l'Aboro, atteint près de 2,500 mètres d'altitude. Vers le Nord-Ouest, le terrain est peu accidenté, c'est une succession de collines arrondies, coupées de ruisseaux et de petites rivières qui coulent vers le Shari. En allant vers le Nord, le terrain s'infléchit plus ou moins vers le Kibali ou tête de l'Uele. C'est dans cette direction que se trouve la plus grande partie des terres réservées pour constituer le domaine de la ferme. Ce domaine comporte environ 20,000 hectares, ce qui permettrait éventuellement d'y découper plus tard quelques exploitations d'élevage de bétail destinées à être remises à des colons belges.

Les parties inférieures des collines donnent naissance à de nombreuses petites sources qui fournissent des eaux alimentaires d'excellente qualité; à certains endroits, ces têtes de sources sont boisées.

Les cours d'eau ont, en général, un faible débit; mais, dès que l'inclinaison du sol se rapproche de l'horizontale, l'eau s'épanche entre les collines et forme des marais, parfois très importants, de papyrus ou de graminées aquatiques.

Cliché Claessens.

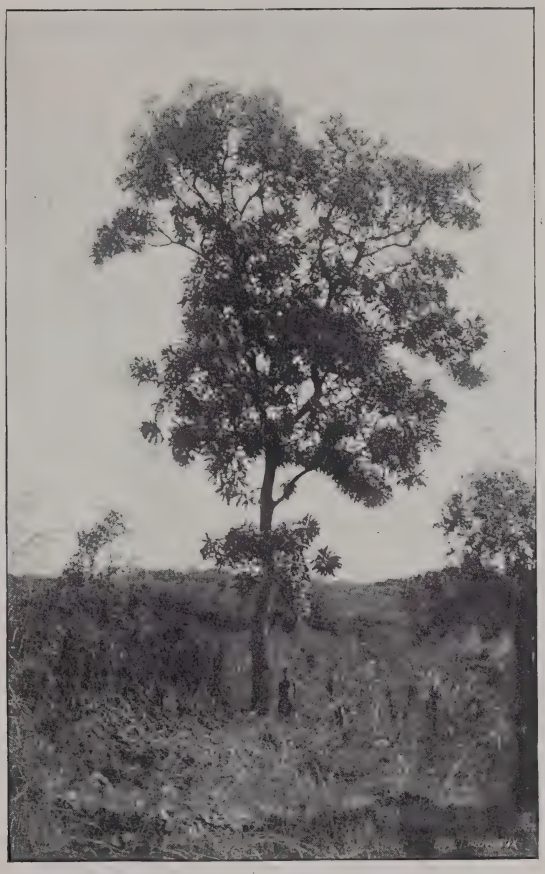
Fig. 9. — Brousse aux environs de la Ferme expérimentale de Nioka.

Cliché Claessens.

Fig. 10. — Entre Mahagi et Aru, en pleine brousse, on rencontre des groupements de grands arbres, atteignant 20 et 25 mètres de hauteur, qui laissent supposer qu'autrefois le pays était boisé (?).

Le terrain est couvert de brousse plus ou moins élevée, composée, en majeure partie, de graminées de bonne qualité ; les légumineuses et les composées sont aussi représentées par de nombreuses espèces dont plusieurs sont consommées avec plaisir par le bétail.

Cette brousse est parsemée d'Erythrines et autres petits arbres très résistants aux feux de brousse.



Cliché Claessens.

Fig. 11. — Photographie prise près du gîte d'étape de Poroko, entre Aru et Aba. Probablement le faux arbre à beurre.

Climatologie. — Le tableau ci-dessous résume les observations météorologiques faites à la ferme durant l'année 1923.

La Ferme se trouve à environ 1,800 mètres d'altitude. Les nuits sont fraîches et l'on a besoin de deux à trois couvertures pour se protéger contre le froid. Le matin, à l'aube, la température varie entre 7 et 13° C. et il est nécessaire de faire une bonne flambée pour se

réchauffer; il en est de même vers la soirée: aussi, toutes les maisons d'Européens sont-elles munies de feux ouverts qui frappent toujours les nouveaux arrivants, lesquels ne s'attendent pas à ce que l'on soit obligé de faire du feu à deux degrés de l'Equateur.

	Température					Pluie			Humidité		
	Max. absolu	Min. absolu	Moyennes des max.	Moyennes des min.	Temp. moyennes	Nombre de jours	Chute max.	Millm.	Moyenne à 1 h.	Max. à 1 h.	Min. à 1 h.
Janvier	29°5	9°0	28°27	11°76	20°02	3	3	6.1	17.5	34	2
Février	30°5	9°5	25°70	12°27	18°98	6	53	117.8	34.8	96	15
Mars	28°5	11°0	25°40	12°61	19°01	9	37	162.1	43.7	93	17
Avril	25°5	11°0	23°31	12°56	17°93	13	28	121.3	60.0	87	41
Mai	26°0	9°5	23°17	12°90	18°04	19	75	195.5	61.3	96	30
Juin	27°0	7°5	24°01	10°37	17°19	7	12	25.4	40.5	80	27
Juillet	24°5	8°0	22°35	10°47	16°41	17	24	162.2	60.4	100	35
Août	26°5	8°0	23°00	10°05	16°52	8	39	96.9	70.1	90	56
Septembre	25°5	8°5	21°92	9°79	15°85	12	34	125.1	50.3	85	29
Octobre	24°5	9°5	23°23	11°81	17°52	15	26	181.1	52.2	85	35
Novembre	26°0	8°5	24°20	10°18	17°19	6	13	35.8	38.4	70	13
Décembre	27°0	5°0	25°00	9°56	17°28	6	25	67.2	31.2	50	18
Total			289°56	134°33	211°94	121		1,296.5			
Moyennes			24°13	11°19	17°66				46.7		

Remarque. — Pour cent le plus faible observé à Uccle (Belgique) : 11 p. c.

Pendant le jour, la chaleur est très agréable et dépasse rarement 25°.

Durant une grande partie de l'année, souffle une forte brise, dont la direction varie suivant les époques; mais le vent dominant vient de l'Est.

Pendant les mois de décembre et janvier, ce vent est très sec (voir observations ci-dessus).

C'est durant ces deux mois et notamment durant le mois de janvier, que sont allumés partout les incendies de brousse.

Le climat est caractérisé par une saison sèche commençant généralement en décembre pour atteindre son maximum en janvier, et une saison de moindres pluies qui se produit en juin, juillet et août. Entre cette grande saison sèche et cette saison de moindres pluies, se place la petite saison des pluies qui me paraît être la saison la plus favorable au développement des cultures.

La grande saison des pluies va du mois d'août jusqu'à la grande saison sèche qui, comme nous venons de le dire, commence généralement en décembre. Mais il convient de remarquer que ces saisons n'ont rien de très régulier.

En 1923, il est tombé 1,289 mm. 3 de pluie en cent vingt et un jours répartis sur tous les mois de l'année; janvier, cependant, n'a reçu que 6 millimètres, ce qui est absolument négligeable pour les cultures.

D'après les indigènes et les fonctionnaires qui connaissent le pays depuis longtemps, il se produirait, de temps à autre, des sécheresses anormales qui provoquent, chez les indigènes, des disettes et parfois la famine. C'est pourquoi, nous devons apprendre à ceux-ci à être prévoyants et surtout à cultiver de plus grandes étendues.

Ce que je puis dire, c'est que le climat de la région est excellent; les moustiques et, partant, les fièvres, sont inconnus et l'on y respire un air pur qui fait couler dans les veines un sang vivifiant et généreux.

On peut obtenir, durant toute l'année, des roses et des œillets.

Nature du sol. — Sa valeur. — Les terrains proviennent de roches granitiques, contenant généralement, à côté des feldspaths potassiques, des feldspaths calciques ou calcosodiques. Ces derniers, par leur décomposition, libèrent de la chaux, élément indispensable pour la bonne fertilité des terres.

En général, les sols sont très profonds et légers, perméables et faciles à travailler dès qu'ils ont été défrichés et labourés une première fois. Ils sont de couleur rougeâtre et de composition silico-argileuse ou argilo-siliceuse. Ce sont, en général, de bonnes terres à briques.

La couche de terre végétale est, en moyenne, de 20 à 25 centimètres, mais il n'est pas rare qu'elle atteigne 30 et même 40 centimètres d'épaisseur.

Beaucoup de terres sont trop déclives pour être cultivées, ce qui fait qu'il est difficile de trouver de grandes étendues exploitables d'un seul tenant. Cependant, on parvient à y lotir des surfaces labourables de 10 à 15 hectares d'une seule pièce.

Comme dans tous les pays de montagnes, la fertilité des sols est très variable d'après leur situation.

En général, ils sont de bonne fertilité. Les terres argileuses sont les meilleures et, parmi celles-ci, on en trouve qui sont d'une grande productivité.

Mais nous les connaissons encore très peu, et l'expérience nous apprendra comment il convient de les travailler pour en retirer le maximum de rendement avec le minimum de travail.

Elevages. — Aménagement de pâturages. — Le haut plateau montagneux Djugu-Nioka-Mahagi, au milieu duquel se trouve la ferme, est avant tout une région d'élevage.

Le domaine de la ferme et le pays environnant conviennent très bien à l'élevage du gros et du petit bétail ; il semble se prêter également bien à l'élevage du cheval, de l'âne et du mulet.

Ainsi qu'il a été dit précédemment, le pays est couvert de brousse plus ou moins haute, composée, en majeure partie, de graminées et aussi de très nombreuses légumineuses et de quelques composées.

Par la culture et par la pâture des animaux, cette brousse fait place à une végétation très différente, formée d'herbes plus petites, très apétées par tous les animaux. Sur les anciens défrichements apparaissent en majorité deux sortes d'herbes que l'on remarque à peine dans la brousse encore vierge. C'est d'abord une sorte de chiendent poussant très dru et produisant une herbe tendre que le bétail aime à brouter. A d'autres endroits, principalement aux alentours des cases des indigènes, se montre une herbe à tiges rampantes, s'enracinant aux nœuds ; elle est, également, recherchée par le bétail et plus spécialement par les moutons et par les chevaux.

Cette dernière graminée me paraît être une sorte de *Chloris* ; elle est très résistante à la sécheresse et supporte très bien d'être tondue courte par les moutons.

Il y a plusieurs autres graminées, excellentes, parmi lesquelles il convient de citer, notamment, plusieurs espèces de *Pennisetum* lesquels apparaissent surtout dans les terrains plus argileux.

Les pâturages peuvent aussi être faits d'une autre façon. Dans le courant et vers la fin de la saison sèche, l'indigène allume, un peu partout, des feux de brousse que le vent propage dans tout le pays. Celui-ci prend alors un aspect triste et désolé : par suite des accidents de terrain, on croirait voir partout une suite ininterrompue de « terrils » noirs de charbonnages qui caractérisent nos régions houillères en Belgique.

Aux premières pluies — et souvent même avant — repousse une herbe tendre, que le bétail mange avidement et qui, avec l'apparition de nombreuses fleurs, donne au pays une fraîcheur printanière rappelant notre mois de mai.

Le passage du régime sec au régime vert provoque chez le bétail des dévoiements qui ne durent heureusement que peu de temps, et qui

Cliché Claessens.

Fig. 12. — Ferme expérimentale de Nioka. — Les bœufs au pâturage.

Cliché Claessens.

Fig. 13. — Défrichement dans le pays de Bunia. — Le labour de défrichement est parfois très dur et nécessite des attelages de 12 à 18 bœufs.

Cliché Claessens.

Fig. 14. — Ferme expérimentale de Nioka. — Bétail de race « Lugwaret ».

Cliché Claessens.

Fig. 15. — Ferme expérimentale de Nioka. — Beau type de vache de la race indigène dite de « Blukwa » (indigènes Bahema). A remarquer que la bosse est relativement peu développée.

Cliché Claessens.

Fig. 16. — Ferme expérimentale de Nioka. — Taureau « Shorthorn » 3/4 sang.

Cliché Claessens.

Fig. 17. — Ferme expérimentale de Nioka. — Jeunes veaux croisés « Shorthorn ». Comme pour les veaux croisés « Friesland », à remarquer la disparition de la bosse.

Cliché Claessens.

Fig. 18 — Ferme expérimentale de Nioka. — Veau croisé mâle, père 3/4 sang Friesland ; mère de sang indigène.

Cliché Claessens

Fig. 19. — Ferme expérimentale de Nioka. — Veau croisé femelle, père 3/4 sang Friesland ; mère de sang indigène. Au premier croisement, la bosse qui caractérise la race Zébu disparaît.

Cliché Claessens.

Fig. 20. — Ferme expérimentale de Nioka. — Vache de race dite « Djulu » : croisement du petit bétail « Lugwaret » avec grand taureau « Blukwa ».

Cliché Claessens.

Fig. 21. — Ferme expérimentale de Nioka. — Moutons Romney-Marsh (4/5 à 5/6 de sang pur). A l'avant-plan, à droite, un jeune bélier né à la Ferme. Cette race paraît très bien convenir à la région de Nioka. En 1923, la laine a été évaluée par les experts 16 francs le kilo.

Cliché Claessens.

Fig. 22. — Ferme expérimentale de Nioka. — Petit troupeau de moutons Mérinos importés du Kenya (4/5 et 5/6 de sang pur). A l'avant du troupeau, jeune bélier Mérinos né à la Ferme. La laine provenant de ces moutons a été évaluée par les experts, en 1923, à 20 francs le kilo.

Cliché Claessens.

Fig. 23. — Ferme expérimentale de Nioka. — Bélier de race Mérinos (4/5 de sang pur) récemment tondu.

Cliché Claessens.

Fig. 24. — Ferme expérimentale de Nioka. — Mouton à queue adipeuse, de race indigène.

Cliché Claessens.

Fig. 25. — Ferme expérimentale de Nioka. — Troupeau de brebis indigènes.

Cliché Claessens.

Fig. 26. — Ferme expérimentale de Nioka. — Troupeau de chèvres. A droite (robe blanche), bouc demi sang Angora.

Cliché Claessens.

Fig. 27. — Ferme expérimentale de Nioka. — Boucs châtrés, de race indigène. Ces animaux fournissent une viande de très bonne qualité. Certains d'entre eux atteignent le poids élevé de 60 à 65 kilogrammes.

lui sont plutôt salutaires, car, au bout de deux ou trois semaines, les animaux, qui maigrissent toujours plus ou moins durant la saison sèche, reprennent chair d'une façon remarquable.

Si, sur les terrains ainsi couverts de jeunes herbes, on continue à tenir un nombre suffisant de têtes de bétail, on arrive à former aussi des pâturages qui, par le broutage, s'améliorent et où la haute brousse ne repousse que très peu.

Enfin, on peut également constituer des pâturages, durant la saison des pluies, en coupant les hautes herbes et en y mettant le feu dès qu'elles sont sèches. Cependant, malgré les incendies de brousse et les cultures, un certain nombre de souches d'arbres, d'arbustes et de plantes diverses, y compris les graminées de non valeur, subsistent toujours dans les pâturages; pour améliorer ceux-ci, il convient d'enlever toutes ces plantes inutiles qui occupent la place des bonnes herbes.

En agissant de la sorte et grâce à l'apport du fumier que le bétail abandonne sur les pâtures, on parvient, au bout de deux ou trois ans, à avoir de très bonnes prairies naturelles.

Les moments critiques pour le bétail sont le milieu et la fin de la saison sèche, temps pendant lequel, nous l'avons dit, le bétail maigrit toujours un peu. Pour remédier à ces inconvénients, les indigènes prévoyants brûlent, vers la fin de la saison des pluies, des parcelles de brousse où l'herbe ne tarde pas à repousser et où le bétail trouve, en saison sèche, les herbes tendres qui lui permettent d'attendre la repousse due aux premières pluies.

De tout temps, et dans tous les pays, on s'est préoccupé de l'incendie des herbes et notre législation interdit ces incendies. Cette pratique a du bon et du mauvais; mais il m'est avis que, dans les pays d'élevage, elle doit être non seulement tolérée, mais même permise, parce que nécessaire et fort peu nuisible. Si l'on désire favoriser le reboisement, le meilleur moyen, me semble-t-il, est d'obliger les indigènes à planter en commun (ou par parcelles familiales, mais en bloc), près de chaque village, quelques parcelles d'Eucalyptus ou autres essences appropriées au climat de l'endroit. Si le village se déplaçait, les indigènes devraient être tenus de continuer à entretenir la plantation et d'établir, autour de celle-ci, un coupe-feu vers la fin de la saison des pluies. De cette façon, au bout de quelques années, le pays serait couvert de petits bosquets qui seraient la propriété des indigènes et présenteraient une grande utilité pour la construction de leurs cases et comme bois de chauffage.

Cliché Claessens.

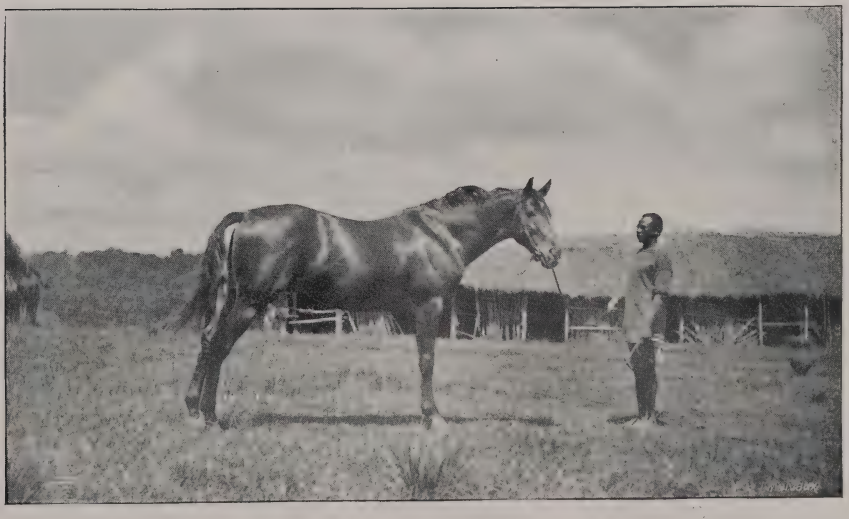
Fig. 28. - Ferme expérimentale de Nioka. — Jument importée du Kenya en 1923. Dans le fond, porcs croisés « Berkshire ».

Cliché Claessens.

Fig. 29. — Ferme expérimentale de Nioka. — Jument importée du Kenya en 1923 ; poulain né à la Ferme. Le père de ce poulain « Taliko », cheval anglo-arabe, est représenté ci-contre, fig. 152. L'élevage du cheval dans le Haut-Ituri donne jusqu'à présent entière satisfaction.

Cliché Claessens.

Fig. 30. — Ferme expérimentale de Nioka. — Jument « Lima », provenant de père pur-sang et de mère demi-sang. Excellente bête de selle.



Cliché Claessens.

Fig. 31. — Etalon anglo-arabe « Taliko », père de plusieurs poulains nés à la Ferme expérimentale de Nioka.

Cliché Claessens.

Fig. 32. — Ferme expérimentale de Nioka. — Les juments avec leurs poulains au pâturage. Ces animaux se nourrissent presqu'exclusivement d'herbages et ne reçoivent comme supplément que 2 à 3 kilos de maïs par jour ; parfois, une partie du maïs est remplacée par des graines de tournesol concassées.

Cliché Claessens.

Fig. 33. — Ferme expérimentale de Nioka. — Avoine de la variété américaine « Richland », assez résistante à la *rouille*.

Cliché Claessens.

Fig. 34. — Ferme expérimentale de Nioka. — Les ânes au pâturage. Ces ânes, venus du Soudan, ont eu au début quelque difficulté à s'acclimater. A présent, ils se portent bien et se reproduisent normalement.

Cliché Claessens.

Fig. 35. — Ferme expérimentale de Nioka. — Anes soudanais bâtés, prêts à recevoir la charge. On ne saurait trop mutiplier et répandre ces utiles animaux qui, dans bien des régions, peuvent éviter à nos indigènes la dure corvée du portage.

Fig. 36. — Belle région d'élevage, située à l'ouest du poste de Gety. Altitude : environ 1600 mètres. *Cliché Claessens.*

D'ailleurs, dès que les pâturages s'étendront et seront améliorés et au fur et à mesure de l'occupation plus intense du pays, ces incendies de brousse disparaîtront d'eux-mêmes, sans qu'on ait besoin de les réglementer.

Les incendies des herbes ne sont pas seulement nécessaires pour procurer au bétail l'herbe tendre qui lui est nécessaire, ils sont encore très utiles pour la destruction des tiques, qui sont les propagatrices de plusieurs maladies dangereuses, notamment les piroplasmoses et les theilerioses.

La principale richesse du Haut-Ituri et de l'Uele oriental est constituée par le bétail.

Nous avons pour devoir de sauvegarder cette richesse et de l'augmenter le plus possible : pour les raisons exposées ci-dessus, je suis donc d'avis qu'il faut permettre les incendies des herbes.

Le cheptel qui existe à la ferme expérimentale est déjà très important, ainsi qu'on pourra s'en rendre compte par les chiffres donnés ci-après :

316 bovidés, dont 57 bœufs dressés, 475 moutons, 81 chèvres, 17 porcs, 41 ânes, 2 mulets et 18 chevaux.

La ferme élève aussi des dindons, des poules, des canards, des oies et des lapins.

Parmi le bétail se trouve un certain nombre d'animaux importés du Kenya (colonie anglaise appelée antérieurement East Africa).

En juillet 1923, nous avons ramené du Kenya 7 juments, 2 taureaux trois quarts-sang Shorthorns, 40 moutons mérinos Romney-Marsh et Suffolk, ainsi que 2 boucs demi-sang Angora.

En juillet 1924, nous avons de nouveau acheté au Kenya, 2 étalons, 8 juments, 2 béliers mérinos (high graded) et 20 brebis pur-sang mérinos, ainsi que 2 chèvres et 1 bouc demi-sang Angora.

L'un des étalons est un demi-sang Hunter, l'autre, un demi-sang issu de pur-sang.

Les ânes ont été importés du Soudan anglo-égyptien.

Malgré le long et pénible voyage que ces animaux ont dû faire pour arriver à la ferme, les pertes ont été insignifiantes.

Actuellement, la plupart des animaux paraissent bien acclimatés et se reproduisent normalement. Les premiers résultats obtenus sont très encourageants.

L'élevage du cheval et de l'âne paraît possible dans le Haut-Ituri ; les premiers poulains obtenus sont magnifiques et se développent vigoureusement.

Cliché Claessens.

Fig. 37. — Ferme expérimentale de Nioka. — Champ de sarrasin. Cette plante peut donner jusqu'à trois récoltes par an. Rendement : 1800 à 2000 kilos à l'hectare.

Cliché Claessens.

Fig. 38. — Ferme expérimentale de Nioka. — Petit essai de culture de luzerne. Le carré au milieu duquel se trouve l'indigène provient de boutures. Cet essai a pleinement réussi.

Le porc et la chèvre s'élèvent facilement.

J'ai aussi confiance dans l'élevage du mouton à laine, bien que nos troupeaux aient eu à souffrir assez sérieusement des maladies vermineuses. Au moment de faire paraître cette note, j'apprends que la « clavelée » a fait son apparition dans un troupeau de moutons indigènes.

La plupart des maladies qui attaquent les animaux domestiques en Europe se présentent aussi chez ceux du Congo. Mais ces derniers sont encore éprouvés par des affections spéciales, dont plusieurs occasionnent parfois des pertes élevées. Il en est ainsi, notamment, de la peste bovine, des piroplasmoses et theilerioses et, en général, de toutes les maladies transmises par des tiques.

Dans les pays neufs, les difficultés à surmonter sont parfois très grandes et il faut souvent faire école.

C'est pourquoi il appartient au gouvernement de réaliser les premières expériences, souvent trop coûteuses pour les particuliers: et, à ce point de vue, la ferme expérimentale et le laboratoire vétérinaire que nous installons dans l'Ituri, rendront de grands services aux colons et aux indigènes.

Cultures. — Outre les plantes du pays: maïs, sorgho, éleusine, patate douce, etc., la ferme expérimentale cultive aussi, à titre expérimental, le froment, le seigle, l'orge, l'avoine, la pomme de terre, la luzerne, le trèfle, le tournesol, le ricin, le colza, etc.

Les rendements obtenus sont satisfaisants et souvent même très bons.

Le maïs donne, à l'hectare, 1,500 à 2,000 kgs. et plus;

La pomme de terre: de 15 à 20,000 kgs.;

Le froment et le seigle: de 1,000 à 1,500 kgs., parfois moins et aussi parfois plus, et cela dans des terres encore trop neuves et sans fumier.

Comme dans tous les pays plus ou moins tropicaux, le froment est sujet aux atteintes de la rouille. Les expériences en cours ont pour but de créer des variétés résistantes à cette maladie.

On obtient, durant toute l'année et à profusion, les légumes cultivés en Belgique.

Cliché Claessens.

Fig. 39. — Ferme expérimentale de Nioka. — Culture du seigle. Cette céréale est beaucoup moins sujette à la *rouille* que le froment. Rendement : 1800 à 2000 kilos à l'hectare.

Cliché Claessens.

Fig. 40. — Ferme expérimentale de Nioka. — Essai de culture de froment. Cette céréale est très sujette à la *rouille*; cependant, certaines variétés, comme le « Pusa » n° 6 et le Bobs-Riéti, se montrent beaucoup plus résistantes à la maladie. Rendement variant de 800 à 1600 kilos à l'hectare.

Cliché Claessens.

Fig. 41. — Ferme expérimentale de Nioka. — Premier essai de culture du lin. Des échantillons de filasse, rouis et préparés sur place, au moyen d'engins de fortune, ont été estimés par les experts 8, 10 et 12 francs le kilo.

Cliché Claessens.

Fig. 42. — Ferme expérimentale de Nioka. — Récolte des pommes de terre. Rendement : plus de 20.000 kilos à l'hectare.

Cliché Claessens.

Fig. 43. — Région de Songolo. Jeune plantation de *Café Bourbon*, avec culture intercalaire de maïs.

Cliché Claessens.

Fig. 44. — Ferme expérimentale de Nioka. — Forge et menuiserie. Après trois mois d'apprentissage, un noir intelligent parvenait à construire seul une porte et une fenêtre.

Nous avons introduit plusieurs espèces d'arbres fruitiers des pays tempérés : pommiers, poiriers, pruniers, abricotiers, amandiers, pêchers, etc. Ces derniers ont été introduits dans la région depuis plusieurs années déjà et produisent abondamment de bons fruits.

Cliché Claessens.

Fig. 45. — Ferme expérimentale de Nioka. — Un pêcher âgé de 14 mois provenant d'un noyau d'une pêche récoltée dans mon jardin à Watermael.

Enfin, ce qui n'est pas à dédaigner, on peut avoir, durant toute l'année, des roses, des œillets, des dahlias, etc., donnant des fleurs magnifiques, sur lesquelles butinent les abeilles, très abondantes dans le pays.

Bâtiments et matériel. — Les bâtiments et le matériel de la ferme sont déjà importants. Il existe actuellement deux belles maisons

Cliché Claessens.

Fig. 46. — Ferme expérimentale de Nioka. — La maison du Directeur. Les soubassements sont en granit du pays ; les briques ont été faites et cuites sur place. La charpente, les portes et les fenêtres proviennent d'arbres abattus et sciés par des indigènes. Le toit est en chaume. Les maçons et les menuisiers ont dû être dressés par le personnel de la Ferme. Cette habitation est confortable.

Cliché Claessens.

Fig. 47. — Aspect du pays aux environs de la Ferme expérimentale de Nioka.

en briques pour le personnel blanc, une écurie en granit pour quinze chevaux, trois bergeries en granit pouvant contenir ensemble environ mille moutons, et de nombreux bâtiments en pisé, camp des travailleurs, écurie des ânes, porcherie, chèvrerie, magasin, etc. La maison d'habitation du directeur, construction en briques faites sur place par les indigènes, couverte de chaume et comprenant trois belles chambres et quatre annexes, n'a pas coûté 5,000 francs, non compris le travail de l'agronome qui a surveillé les travaux de construction.

Le matériel comprend un chariot de deux tonnes et demie, un dogcart, deux charrues à disques, deux herses à disques, une charrue Roward double-soc, des charrues « Brandfort », « Mélotte », « Belgica », une herse canadienne, d'autres herses, un semoir, un planteur, un cultivateur, un moulin à maïs, une écrémeuse et une baratte « Mélotte », etc.

Ce matériel sera complété prochainement par une faucheuse, une batteuse, un semoir, un manège et un appareil Gerber pour l'analyse du lait.

Education agricole de l'indigène. — La Ferme exerce aussi une action bienfaisante sur les indigènes de la région.

Le personnel de la ferme a pour mission de faire l'éducation agricole des indigènes. Il est notamment chargé de former des moniteurs agricoles qui, à leur tour, auront pour mission d'initier les cultivateurs noirs à nos méthodes de culture et à l'emploi des machines agricoles les plus simples: charrues, herses, semoirs, cultivateurs, petits moulins à farine, écrémeuses, barattes, etc.

Les indigènes de l'Ituri sont susceptibles de devenir de bons cultivateurs. Certaines races, notamment les « Balur », sont très progressistes. Plusieurs chefs possèdent déjà de nombreux bœufs dressés à la ferme; l'un d'eux en a, à lui seul, une quarantaine.

Ces bœufs servent à exécuter les labours à la charrue et à faire des transports à l'aide de chariots qui ont été cédés à ces indigènes par le gouvernement.

Ce dernier a aussi remis aux chefs les plus méritants, des écrémeuses et des barattes à l'aide desquelles ils fabriquent de très bon beurre, qu'ils vendent à des prix variant de 5 à 10 francs le kilo.

Il existe même, dans le pays de Bunia, une coopérative indigène de laiterie. Les indigènes portent leur lait à la laiterie, le turbinent et emportent le petit-lait pour leur consommation.

Ils sont payés au prorata du nombre de litres de lait fourni.

Cette coopérative fonctionne très bien et les indigènes sont satisfaits.

D'autre part, les travailleurs de la ferme acquièrent, durant leur terme de service, des connaissances pratiques qu'ils pourront appliquer lorsqu'ils seront rentrés dans leur village.

Si nous sommes suffisamment persévérants, il ne faudra pas de très nombreuses années pour faire, des indigènes de l'Ituri, de bons cultivateurs.

L'emploi croissant par l'indigène des animaux de traction et l'emploi de la charrue supprimeront aussi, dans une large mesure, le travail souvent très pénible des femmes, à qui incombent presque entièrement les travaux des champs.

COLONISATION

De tout ce qui précède, on peut affirmer que le Haut-Ituri et l'Uele oriental sont de magnifiques contrées de colonisation agricole.

J'ai visité à peu près toutes les régions de la colonie, je n'en connais pas qui possèdent au même degré autant de facteurs favorables: climat salubre, comparable, en bien des endroits, à celui du Midi de l'Europe, sol fertile et bien arrosé, riches pâturages et bétail important, populations indigènes abondantes et, surtout, mines d'or de grande valeur.

Mais si le colon peut vivre, en très grande partie, des produits de la ferme: lait, beurre, œufs, fromage, viande, légumes, il n'existe malheureusement pas, en ce moment, de débouchés suffisants pour ces différentes marchandises.

Le marché offert par les mines est, certes, déjà important (voir plus loin), mais il n'est cependant pas suffisant, à lui seul, pour faire vivre de nombreux colons.

Cliché Claessens.

Fig. 48 — La route Kilo-Lac Albert, traversant la plaine de Bunia, région d'élevage et de culture.

Cliché Claessens.

Fig. 49. — Entre la plaine du Lac Albert et Bogoro, il y a une différence de niveau de plus de 800 mètres. On voit ici un camion gravissant un escarpement.

Toutes les richesses de ce magnifique pays ne pourront être exploitées en grand que le jour où il sera desservi par le chemin de fer projeté, qui doit relier Kilo au fleuve Congo.

Lorsque ce chemin de fer sera construit, le Haut-Ituri et l'Uele oriental pourront envoyer vers Stanleyville du bétail sur pied, des salaisons de porc, du beurre, du fromage, des légumes, des fruits, des pommes de terre, du café d'Arabie et, je l'espère aussi, des farines panifiables et de la laine.

Cependant, en attendant l'arrivée du rail national, certains produits pourraient déjà être exportés vers les colonies voisines et même être exportés vers l'Europe. En effet, vers la fin de l'année, la jonction du réseau routier de l'Ituri sera faite avec la Route Royale d'autos Congo-Nil et, dès lors, nous pourrions déjà songer à exporter vers le Soudan, du café, du coton et peut-être certaines huiles.

D'autre part, le Chemin de fer de l'Uganda vient de décider d'appliquer aux produits venant du Congo belge les mêmes tarifs qu'aux produits de l'Uganda et cela sans tenir compte des différences de distance. Dans ces conditions, cette voie d'exportation devient intéressante et des produits comme la laine, les peaux, le café, le coton, l'arachide, pourraient être exportés par la voie de Mombassa.

Il serait même possible d'exporter le maïs si les renseignements qui viennent de me parvenir sont exacts: « En 1924, le prix moyen du maïs a été (marché de Liverpool) supérieur à 10 sh. par cwt., soit 20 sh. par 100 kgs. Le transport Kasenye-Mombassa est de 35 sh. 52 par tonne, soit 3 sh. 56 par 100 kgs.

» Le fret Mombassa-Port européen est de 40 sh. par tonne, soit 4 sh. par 100 kgs.

» En y comprenant l'emballage, les manutentions à Mombassa, etc., les frais d'exportation restent inférieurs à 10 sh. par 100 kgs.

» La valeur à Kasenye serait donc d'environ 10 sh. les 100 kgs., soit 40 à 50 francs, et le maïs est payé aux colons 40 francs rendu Nizi. »

Sans atttacher cependant une trop grande importance aux indications qui précèdent, elles méritent cependant de retenir toute notre attention.

Elles montrent que les colons peuvent, dès à présent, entreprendre la culture de certaines plantes de rapport, parmi lesquelles le café d'Arabie paraît une des plus intéressantes.

La culture des plantes dont les produits sont susceptibles d'être exportés par les voies indiquées ci-dessus doit, dès à présent, être expérimentée et les essais être poussés activement.

Je suis d'avis aussi que nos compatriotes ne doivent pas attendre l'arrivée du rail dans le pays pour s'y installer.

L'avenir est aux audacieux et aux plus patients. En plus des vingt-sept colons déjà actuellement installés dans l'Ituri, il y a donc place, dès à présent, pour quelques nouveaux colons entreprenants, résolus, travailleurs, sobres et disposant du capital suffisant pour entreprendre de grands élevages et des cultures de rapport.

Si nos compatriotes ne le font pas, nous devons craindre de voir les étrangers prendre leur place.

Vingt-sept colons agricoles sont installés dans le Haut-Ituri, la plupart dans le pays de Bunia (2e région). Parmi eux, il n'y a malheureusement que six Belges.

Plusieurs colons sont propriétaires des terrains qu'ils exploitent, d'autres ont un droit d'occupation provisoire. Ils possèdent ainsi des superficies variant de 150 à 1,200 hectares.

Tous possèdent du bétail en plus ou moins grand nombre; les mieux partagés sont les étrangers, venus les premiers dans la contrée; l'un d'entre eux est propriétaire d'environ 1,200 têtes de gros bétail.

Pour ravitailler leurs travailleurs (environ 10,000 rationnaires, y compris les femmes et les enfants), les mines ont besoin annuellement d'environ 2,000 tonnes de maïs, 2,000 tonnes de haricots et 800 tonnes d'arachides.

Dans la région de Bunia, lorsque les saisons sont favorables, les colons obtiennent parfois deux récoltes pleines par an. Le maïs rapporte de 1,800 à 2,000 kgs. à l'hectare, et les haricots et l'arachide de 1,500 à 1,800 kgs. Dans les bonnes terres, ces chiffres sont souvent dépassés.

Les prix payés par les mines sont: 40 centimes le kilo pour le maïs, 60 centimes pour les haricots et 75 centimes pour les arachides en coques; ces prix s'entendent marchandise rendue Nizi.

Sous la vigoureuse et intelligente direction de M. le colonel Moulaert, président de la Régie, les mines organisent rationnellement le ravitaillement de leurs travailleurs.

Chaque année, la Régie fait aux colons des avances très importantes, sans réclamer d'intérêt. En 1923, les avances en matériel

(chariots, instruments de labour, outillage divers, etc.) se sont élevées à 180,000 francs : elles dépasseront, cette année, 300,000 francs. Ces prêts sont remboursés par retenues faites sur le payement des récoltes fournies aux mines.

Au fur et à mesure de ses besoins, la Régie favorise l'installation d'un nombre limité de colons, de préférence des fils de cultivateurs, auxquels elle paye le voyage d'aller et un salaire mensuel. Ces colons travaillent pendant un an ou un an et demi pour le compte de la Régie, puis s'installent pour leur compte. S'ils sont travailleurs et méritants, la Régie continue à les aider par des avances de matériel ou de toutes autres manières qu'elle juge opportunes.

Cette façon de faire permet aux colons qui ne disposent que d'un faible capital de s'installer quand même.

Mais il est bien préférable que le colon dispose d'un certain capital car, de cette façon, il perd moins de temps et peut aussi acheter plus rapidement du bétail dont l'exploitation constituera plus tard sa principale richesse.

La Régie ne produit elle-même les vivres nécessaires à ses travailleurs que dans la mesure où les fournitures des colons sont insuffisantes.

Elle installera incessamment une huilerie destinée au traitement des arachides (environ 700 tonnes par an) de façon à pouvoir donner à ses travailleurs l'huile nécessaire à leur alimentation. Cette heureuse initiative présentera surtout l'avantage de supprimer le portage de l'huile de palme du Nepoko à Kilo.

La Régie compte également acquérir des machines américaines pour la récolte et le battage des arachides. Ces machines seront éventuellement mises à la disposition des colons qui pourront ainsi épargner leur main-d'œuvre.

Toujours dans le but d'économiser cette main-d'œuvre, en lui faisant produire le maximum de rendement utile, la Régie va faire de la motoculture à l'aide de tracteurs à gaz pauvre. Ces mêmes tracteurs serviront à actionner certaines machines agricoles chez les colons et à effectuer en partie les transports.

L'installation de l'huilerie et l'acquisition d'un matériel important coûteront des sommes très élevées, mais la Régie y trouvera largement son compte, tout en rendant de très grands services aux indigènes et aux colons.

C'est le fait d'une bonne administration que d'employer le plus possible les machines pour réduire, dans la plus large mesure, l'emploi de la main-d'œuvre indigène et le portage.

La main-d'œuvre agricole, sans être abondante, n'est cependant pas difficile à se procurer. Un travailleur coûte de 20 à 25 francs par mois.

Le colon qui nourrit abondamment ses travailleurs et qui les traite avec justice trouve assez facilement la main-d'œuvre dont il a besoin. Lorsqu'il s'agit d'indigènes appartenant à la race des pasteurs, le colon peut se les attacher plus sûrement quand il leur accorde le lait d'une ou de deux vaches ou qu'il les autorise à garder, avec son bétail, quelques bêtes qui lui appartiennent en propre. Tel colon obtient toute la main-d'œuvre qui lui est nécessaire, parce qu'il a la réputation de bien nourrir ses travailleurs et de bien les traiter; tel autre, habitant la même localité, plus parcimonieux dans l'octroi de la nourriture et trop exigeant quant au rendement, se voit délaissé et, en quelque sorte, mis à l'index.

A côté de leur exploitation agricole, plusieurs colons, et principalement des colons belges, font aussi du commerce, ce qui a généralement pour résultat de leur faire négliger leurs cultures.

Comme il a été dit précédemment, nous avons entrepris, à la ferme expérimentale, des essais d'élevage de moutons à laine et les premiers résultats obtenus sont encourageants. Cette expérience a retenu l'attention d'un groupe de personnes résidant à l'Ituri et les a décidées à entreprendre l'élevage du mouton à laine. Le groupe en question a commencé par importer des béliers et des brebis des races Mérinos et Romney Marsh. Le but visé est notamment de créer des troupeaux de moutons à laine par des croisements successifs de brebis indigènes non lainières avec les béliers à laine importés.

Cette initiative est des plus intéressante, elle mérite toute la bienveillance du gouvernement car nous avons vu plus haut que les débuts sont souvent très difficiles.

CONCLUSIONS

Le Haut-Ituri est un magnifique pays de colonisation, mais qui manque encore de débouchés importants pour les produits de la ferme.

Les colons agricoles ne pourront donc y être envoyés en grand nombre que lorsque le chemin de fer projeté sera en grande partie construit.

Cependant, je suis partisan de faciliter, dès à présent, l'installation de quelques nouveaux colons agricoles pour autant, toutefois, que ces colons soient de vrais agriculteurs et qu'ils disposent d'un capital d'au moins 50,000 francs.

Les colons qui ne disposent d'aucun capital ou d'un capital insuffisant doivent s'abstenir de s'installer pour leur compte.

Ils feront mieux de louer d'abord leurs services à l'Etat ou à la Régie, ce qui leur permettra d'acquérir l'expérience, si précieuse et si nécessaire aux colonies, et de se rendre compte personnellement sur place de l'avenir que le pays peut leur réserver.

Même ceux qui disposent des capitaux nécessaires et qui possèdent les connaissances agricoles requises feront bien de louer d'abord leurs services, comme il est dit ci-dessus.

Cliché Claessens.

Fig. 50. — Lavage des alluvions aurifères, en région forestière, dans le pays de Kilo.